

# BORIS GODOUNOV

Théâtre des Nations Genève  
11 novembre 2018

Le poète et dramaturge Pouchkine (1799-1837) s'est inspiré du court règne du tsar Boris Godounov et de l'aventure du faux Dimitri pour écrire sa tragédie romantique. A partir de ce sombre récit qui se déroule de 1598 à 1605, Modeste Moussorgski a écrit le livret de l'œuvre qui porte le même titre que le drame de Pouchkine, refusée en 1869 par le Comité de lecture des Théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg sous le prétexte de l'absence de ballet et d'intrigue amoureuse, mais plus sûrement parce qu'elle a surpris, trop neuve par sa conception musicale..

*« Les anciennes notions démodées obligent à chercher la mélodie qui flatte l'oreille.  
Je veux que le son exprime l'idée, je veux la vérité » :*

**idée, vérité**, ces deux mots sont des clés pour comprendre les intentions de Modeste Moussorgski, dans une période de mutation où les compositeurs ont l'ambition de construire les bases d'un nationalisme artistique. C'est l'origine du groupe des Cinq dont il fait partie, qui cherche une autre voie pour la musique russe et rejette le modèle occidental.

Après le refus de 1869, Moussorgski écrit une nouvelle version en 1872, enrichie d'une vision politique plus large et toujours fondée sur les faits historiques : le personnage de Boris a existé, l'action se déroule entre son accession au trône et sa mort. Mais là se mêlent l'Histoire et la légende populaire colportée au cours des siècles : le tsar, pour parvenir au pouvoir suprême, « aurait » fait assassiner le petit Dimitri prétendant légitime car il était le fils cadet d'Ivan le Terrible. Pour les historiens l'énigme n'est pas résolue mais Pouchkine a retenu l'hypothèse de la responsabilité du tsar maudit et usurpateur dont le règne fut marqué par des cataclysmes et des complots.

En novembre 2018, Genève a choisi de programmer « Boris Godounov » dans sa version d'origine qui est centrée sur la tragédie personnelle du tsar, plus âpre et intimiste.



Voici ce qu'en dit le chef Paolo Arrivabeni qui dirigeait l'orchestre de la Suisse Romande :

*« Je trouve cette version très dramatique, sans falbalas, centrée sur le personnage de Boris... elle s'achève avec un des moments les plus beaux de cet ouvrage, la mort de Boris ».*

Dans la partition, pas d'effets vocaux, pas de bel canto, et le respect de la langue russe.

*« J'aimerais que mes personnages s'expriment sur scène comme s'exprimeraient des êtres vivants dans l'existence réelle »*

a écrit le compositeur. Cela induit une grande sobriété en comparaison de l'opéra italien du 19ème siècle. Moussorgski développe un langage très personnel qui puise son inspiration dans le folklore de son pays, ainsi que dans la musicalité de la langue russe, car il voulait accéder par la musique à la pensée et aux sentiments.

Debussy qui l'admirait beaucoup a écrit :

*« Personne n'a parlé à ce qu'il y a de meilleur en nous  
avec un accent plus tendre et plus profond ».*

La dimension religieuse est essentielle dans l'œuvre : chaque personnage du plus humble au plus puissant est un croyant - orthodoxe - qui a un rapport intime ou collectif à la foi, et l'exprime par des gestes de piété, les nombreuses invocations à la Vierge, au Père céleste et aux Saints. Le prologue l'illustre magnifiquement avec l'arrivée des pèlerins, la procession, le crucifix (monumental à Genève) et les icônes. Plus significatif est le vocabulaire religieux du moine Pimène dans sa cellule. Tout au long de son récitatif nous entendons les mots de miséricorde, repentir, conversion. Cela en dit long sur la toute puissance de l'Eglise dans « la Sainte Russie » à cette époque et dans les siècles suivants où pouvoir politique et pouvoir religieux sont intimement liés.

Combien de fois avons-nous vu à l'opéra, un personnage mourir sur scène, sans que ce moment tragique suscite en nous l'émotion ? La mélodie est-elle trop belle ? la dramaturgie manque-t-elle de sobriété ?... Il se crée alors un décalage entre le lyrisme appuyé de la musique et la gravité de l'évènement. Rien de tel avec la mort de Boris (final de la version entendue à Genève) : son monologue angoissé, son délire halluciné ont une puissance dramatique bouleversante. La vérité humaine est telle que j'ai trouvé superflu de « l'illustrer » par une scène qui touche au ridicule : des femmes jetant sur le corps agonisant des gerbes de fleurs, d'autres des poignées de terre ! L'homme qui a connu le pouvoir suprême est à terre rongé par les remords, victime des tourments de sa conscience :

*« Mes prières n'effacent-elles pas mon péché ? »*

Fallait-il surcharger ce moment tragique par des symboles inutiles ?

Trois artistes russes habitués des scènes internationales ont dominé la distribution vocale, tous trois de tessiture basse que requièrent leurs rôles : Alexey Tikhomirov (Varlam), Mickhail Petrenko (Boris) et Vitalij Kowaljow (Pimène). Le récitatif de Pimène dans sa cellule est un moment de grande beauté, plein d'une douleur contenue et de tendresse pour le jeune Grégori.

Plus convaincant par sa voix que par son jeu, Mickhail Petrenko a semblé ne pas être habité par le personnage de Boris ici dénué de prestance et de grandeur. Le décor ne suggère guère des lieux du pouvoir : modeste tapis rouge, structures métalliques, sortes d'échafaudages mobiles (très à la mode actuellement sur les scènes d'opéra), utilisées aussi bien pour l'auberge que pour la Douma, l'Assemblée des boyards, perchés dans ce qui veut être la Salle du Conseil. On aurait aimé un peu plus de majesté !

Le peuple intervient dès le prologue, tel un tableau vivant de petites gens, et joue un rôle essentiel dans le drame : image forte de sa soumission et de ses souffrances (quand Pouchkine écrit sa pièce, le servage n'est pas aboli, il le sera 40 ans plus tard). Symbolique est la douloureuse lamentation de l'Innocent, sorte de fou mystique qui annonce les temps troublés à venir :

*« Coulez, coulez larmes amères  
Pleure, pleure, âme orthodoxe.  
Bientôt les ténèbres tomberont,  
Les profondes ténèbres, l'insondable obscurité. »*

Sa plainte désespérée aux accents prophétiques, bouleversante par la simplicité de sa ligne vocale illustre l'intention du compositeur rappelée par ses mots :

*« J'aimerais que mes personnages s'expriment....comme des êtres vivants dans l'existence réelle ».*

A la fois fresque historique, peinture réaliste du peuple russe et tragédie personnelle du Tsar « Boris Godounov » m'a une fois encore émue et subjuguée par la vérité humaine qu'exprime la musique de Modeste Moussorgski.

*« Les singularités harmoniques et la verdure cuivrée donnent à l'ouvrage un aspect à la fois sauvage et flamboyant » Daniel Dollé*

Jacqueline Toutain  
Novembre 2018